



Introduction au dossier ” nouveaux rapports de pouvoir et des formes actuelles de domination ”

Jean Ruffier

► To cite this version:

Jean Ruffier. Introduction au dossier ” nouveaux rapports de pouvoir et des formes actuelles de domination ”. SociologieS, 2014, Nouveaux rapports de pouvoir et des formes actuelles de domination, pp.2. halshs-00699574

HAL Id: halshs-00699574

<https://shs.hal.science/halshs-00699574>

Submitted on 21 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction du dossier « nouveaux rapports de pouvoir et des formes actuelles de domination »

Jean Ruffier avril 2012

Notre monde a profondément changé et les théories sociologiques n'en rendent pas vraiment compte. Les sociologues ont pour mission d'aider ceux qui veulent faire société à se débrouiller dans le monde tel qu'il existe et à tenter de se repérer dans les possibles qui s'ouvrent aux citoyens. De ce point de vue, donner une vision claire des rapports de pouvoir et de domination serait une œuvre de salut public. Mais l'histoire nous apprend que ces visions reposent sur des idéologies contestables. Après avoir connu des pouvoirs féodaux, c'est-à-dire, des pouvoirs reposant sur la capacité des seigneurs à protéger leurs paysans des attaques extérieures, et également sur leurs capacités à imposer leur règne, le monde a connu les révolutions de l'industrie et de l'esprit. Dans les deux derniers siècles qui précèdent le nôtre deux ou trois visions s'opposaient. La majeure partie de l'humanité était encore sous le régime de monarchies ou de principautés. Mais des pays émergèrent et imposèrent leur domination sur le reste du monde. Cette domination était portée intellectuellement par des citoyens qui y voyaient la victoire de l'esprit des lumières. Selon eux, des démocraties se mettaient lentement en place qui allaient apporter au monde entier une participation égalitaire aux décisions concernant les citoyens dans leur collectivité, comme dans leur individualité. Ce mouvement irréversible connaissait bien des vicissitudes mais comment ne triompherait-il pas ? En effet, pour beaucoup, cette marche était entravée par des minorités privilégiées appuyant leur pouvoir sur l'ignorance des masses. Dans cette idéologie, l'éducation était portée par le progrès, elle était porteuse des progrès à venir. A cette vision irénique qui, heureusement ou malheureusement, n'a pas tout à fait disparue, s'opposaient une vision de forces antagonistes portées par les rapports de production. Le pouvoir reposait entre les mains des détenteurs du capital, et ces détenteurs asservissaient l'Etat et tout ce qui produit des idées. Face à un appareil d'exploitation et d'aliénation du plus grand nombre par une minorité nantie, il existait la possibilité du recours à l'action révolutionnaire laquelle serait en mesure de construire une société égalitaire et fraternelle. Ces deux siècles ont été des siècles de bruits, de fureurs, de rêves et d'oppressions multiples. Des murs se sont construits sensés délimiter les idéologies, éviter un affrontement suicidaire, et ces murs se sont désagrégés autour de la fin du vingtième siècle. En 1988, Patricia Kaas chante une chanson étonnante sur l'Allemagne : « De quel côté du mur, la frontière vous rassure ». Le mur tombe et en quelques années vont s'effondrer les idéologies iréniques ou révolutionnaires qui nous permettaient d'affronter les dominations dont nous sommes l'objet. Nous avons des ennemis qui nous permettaient de différencier le bien du mal et le progrès du retour en arrière. Nous nous retrouvons comme orphelins. Nous nous percevions comme relevant d'une société certes injuste, mais ordonnée, dirigée, une société qui avait du sens. Aujourd'hui, peut-on encore dire que nous faisons société ? Les individus restent liés entre eux par des relations de pouvoir qui ne sont pas moins asymétriques qu'avant la chute du mur, mais ils ne savent plus nommer les dominants. Autrefois, nous avions des dieux, des rois. Plus récemment, les maîtres du monde sont devenus des patrons ou des privilégiés archaïques. Aujourd'hui ils n'ont plus de nom.

Le travail industriel semble avoir fourni les principales asymétries qui ont structuré les rapports de pouvoir et de domination des dix-neuvième et vingtième siècles. Un basculement s'est opéré, mais le monde actuel manque de lisibilité. Les tentatives de théoriser la société actuelle n'ont certes pas manqué, la société a été qualifiée de bourgeoise, postindustrielle, de consommation, complexe, globalisée, etc, etc... Aujourd'hui, les sociologues paraissent avoir perdu l'envie de

qualifier la société, certains se demandent même si elle existe. Ce qui fait société en tout premier, ce sont les relations asymétriques qui s'établissent entre les individus, et l'asymétrie ne semble pas s'être réduite. Mais il n'existe plus de théorie globale pour en rendre compte, sinon une théorie économique libérale qui considère que cette asymétrie se trouve au cœur de la performance économique. Il importe de décrire ces rapports asymétriques dans ce qui peut présenter une modernité. Quelles formes prennent les relations de pouvoir et quelles descriptions en pouvons-nous en donner aux citoyens de manière à leur faciliter l'appréhension du monde dans lequel ils vivent ? Voit-on se dégager des mouvements qui se recoupent entre eux, ou devons-nous nous résigner à ne plus pouvoir tenter de représentation de la société dans son ensemble : telle est la question autour de laquelle tourne le dossier de ce numéro.

Et c'est bien le but de ce numéro, nommer la ou les domination(s) actuelle(s), expliquer comment cette domination fonctionne et tenter d'identifier les dominants. Les auteurs prennent ici le risque de la critique : ils dégagent des traits de ces nouveaux rapports de pouvoir et formes actuelles de domination que les autres ne voient pas, ils identifient des servitudes dont les victimes ne percevaient ni qui sont leurs maîtres, ni ne verraient leurs chaînes. Ils ne sont pas des nostalgiques des affrontements sociaux accrochés à des idéologies qui auraient fait leur temps. Ils sont simplement des scientifiques qui essaient de faire modestement leur métier en décrivant des faits qui n'auraient d'explication que dans une domination à dévoiler.

Le dossier s'ouvre par une réflexion d'André PETITAT qui renvoie la domination au fonctionnement mental de l'individu, ceci lui permet de se détacher des événements immédiats pour se situer dans la longue durée. Il s'interroge sur la place de la violence dans ces rapports de domination comme sur la place des rapports économiques sur les représentations : des changements profonds affectent ces trois dimensions qu'il importe d'intégrer dans notre vision.

Daniel MERCURE s'interroge sur la manière dont les organisations imposent la domination dans les rapports de travail. Il décrit le modèle fordiste, lequel avait constitué une véritable révolution par l'établissement d'un contrat où un salarié échangeait l'entrée dans une société d'abondance contre l'obéissance et l'intégration dans une organisation de plus en plus sophistiquée. Daniel MERCURE montre que ce contrat a disparu progressivement dans une logique où l'injonction de flexibilité modifie considérablement le cadre des rapports de travail et pousse le travailleur à s'autonomiser en intégrant lui-même les objectifs de l'organisation, une forme d'autonomie aliénée que l'auteur décrit avec précision sans oublier les dégâts inhérents à ce nouveau mode de domination.

Il existe des parties du monde qui tendent à échapper encore à ces nouvelles formes de domination. C'est le cas avec la société congolaise qui, selon Gilbert MALEMBE N'SAKILA, ne s'est pas encore constituée en véritable société nationale, et vit donc des formes de pouvoir et de domination de type principalement claniques. L'auteur montre que ces formes semblent résister au mouvement de la mondialisation, en mettant le pays un peu à l'écart des changements actuels. La Chine présente une forme de résistance spécifique aux modes nouveaux de domination en ce qu'elle réussit encore à contenir les changements liés à la perte de pouvoir de régulation des Etats. ZHENG Lihua prend l'exemple de l'application des normes ISO. Il montre que ces formes sont un moyen d'homogénéisation des modes mondiaux de production, mais il montre aussi la capacité des industriels chinois à s'approprier ces normes non pour uniformiser le système mondial de production mais pour constituer un modèle chinois capable d'absorber des

idées de gestion étrangères tout en les faisant participer d'un modèle de gestion plus chinois que mondial. De son côté, Laurence ROULLEAU-BERGER compare les luttes contre la domination en Chine et en Europe de l'Ouest. Elle montre précisément qui domine qui, qui se bat contre qui. La Chine maintient en son sein des modes de pouvoir et de domination qui se différencient de ceux des pays des premier et deuxième mondes. Elle utilise le concept de frontières pour comprendre comment se construisent aujourd'hui les conflits.

Deux articles terminent le dossier. Pour Jan SPURK un consensus s'installe massivement qui rend irréversibles, fatales, les nouvelles formes de domination. SPURK pousse au bout le raisonnement sur l'acceptation par chacun d'un consensus sur le fonctionnement de la société. Ce consensus serait tel qu'il n'y a plus de projet de transformer la société, tout au plus des révoltes qui expriment un désespoir devant l'état de fait. Il termine son papier en décrivant une forme d'échappatoire de plus en plus utilisée, la possibilité pour chacun de se retirer dans son quand à soi.

Je me permets de clore par une réflexion encore en forme d'ébauche où j'en appelle à revenir à une sociologie critique pour permettre aux citoyens du monde d'identifier leur nouvelle classe dominante, et de lui faire contrepoids avant qu'elle ne soit devenue trop puissante. Je m'appuie en cela sur l'apparition d'une nouvelle classe sociale de très très riches qui profitent de l'absence de gouvernance liée au recul des Etats.